Document generated on 07/14/2025 4:17 a.m.

Dalhousie French Studies
Revue d'études littéraires du Canada atlantique

Dalhousie French Studies
revue d'études littéraires du Canada atlantique

What we do in the Shadows... Rapports de force/rapports de France dans quelques romans de Jean-Christophe Grangé

Isabelle-Rachel Casta

Number 117, Winter 2021

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1076098ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1076098ar

See table of contents

Publisher(s)

Department of French, Dalhousie University

ISSN

0711-8813 (print)
2562-8704 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Casta, I.-R. (2021). What we do in the Shadows... Rapports de force/rapports de France dans quelques romans de Jean-Christophe Grangé. *Dalhousie French Studies*, (117), 145–156. https://doi.org/10.7202/1076098ar

Article abstract

Middlebrow author, Jean-Christophe Grangé is little studied as such, but his novels (widely read) nonetheless draw a strange map of France: the police, the seat and visible embodiment of official power, is regularly overwhelmed by a shifting and disparate sects, camarillas, more or less occult organizations or all-powerful paramilitary groups, in line with the apocalyptic thought of the illuminists of the eighteenth century.The France of the balance of power is fantastically present, crisscrossed at full speed by movements precisely described and timed, but totally improbable by their very ease.There is therefore realism - the Brittany of Lontano, the rue Goujon de Miserere, the cathedral Notre-Dame du Serment des Limbes... and at the same time immersed in a “liquidity” of actions and journeys which properly belong to the dream. Spectrography of an overexposed unreality, Grangé's romantic universe could be summed up by the leitmotif that runs through most of the meetings and exchanges, like an isotopy: “I'll be there in less than an hour”. This curialized “power” of the sects of the bizarre, of the hellish returns of the past, of the ill-liquidated ghosts of (de) colonization is embodied in several figures of Evil, serial killers or sorcerer's apprentices (La forêt des mânes) which never ceases. to undermine the official instruments of democracy. The juxtaposition of the licit and the paranormal, the realistic and the wacky, creates the special atmosphere of this universe where the swarming and deadly “below” undermines and corrupts more and more the orderly and brilliant “above” of social norms, and where savagery winds infinitely in the signs of modernity.

All Rights Reserved © Dalhousie French Studies, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

What we do in the Shadows[1]...
Rapports de force/rapports de France dans quelques romans de Jean-Christophe Grangé

Isabelle-Rachel Casta

> Les Atrides réglaient leurs comptes dans un bain de sang. Les Morvan enfouissent leurs morts sous les ors de la République.
>
> Jean-Christophe Grangé, *Lontano*

A' Roland Barthes qui affirmait que « la littérature, c'est ce qui s'enseigne, un point c'est tout », Daniel Couégnas avait répondu « la paralittérature, c'est ce qui se lit, un point c'est tout » ; à cet égard, et même si le terme de paralittérature est aujourd'hui obsolète, car trop stigmatisant, on peut observer une riche « barrette » de jeunes écrivains français (ou francophones), qui produisent des sommes romanesques la plupart du temps policières, quelquefois horrifiques, « *page-turners* » efficaces, inspirées du Thomas Harris de *Hannibal* ou des autrices familières de l'ultra-violence américaine, comme Patricia Cornwell, Mo Hayder ou Tess Gerritsen. Sans entrer dans une litanie nominative, il est loisible de citer Bernard Minier (*Glacé*), Maxime Chattam (*Carnages*), Franck Thilliez (*La Chambre des morts*) et donc Jean-Christophe Grangé[2] (né en 1961) – qui fut longtemps journaliste et grand reporter, comme le maître du genre, Gaston Leroux.

Cette donnée est importante, car nombre de ces « grands reportages » se retrouvent dans les romans, certes passés au tamis de l 'imaginaire et de l'intrigue, mais charpentant quand même de solides réminiscences les événements narrés. Chacun de ces récits (*Le vol des cigognes*, *Le concile de pierre*, *L 'empire des loups*, *La Forêt des mâne*s, etc.) est désormais un best-seller, et ses incursions dans le fantastique chamanique, ou psychanalytique, permettent d 'épicer la stricte enquête policière de données plus sensationnalistes encore, ou plus extravagantes.

Auteur *middlebrow*, il est peu étudié en tant que tel, et n'accède pas (encore) à la dignité « pélagienne » d'un Jérôme Ferrari ou d'une Fred Vargas, mais ses romans (massivement lus) dessinent pourtant une étrange carte de France : la police, siège et incarnation visible du pouvoir officiel, y est régulièrement débordée par un ensemble mouvant et disparate de sectes, de camarillas, d'organisations plus ou moins occultes ou de groupuscules paramilitaires tout-puissants, dans la droite ligne de la pensée apocalyptique des illuministes du XVIIIe siècle ; à ceci près qu'ils n'auraient pas conféré à leurs « maîtres du monde » le même type d'outils de puissance ou d'extermination. Ici, c'est le triomphe du thriller coup-de-poing, pragmatique et torturé.

Son œuvre majeure, *Les Rivières pourpres* (1998), étant adaptée à la fois en films et en série, les entretiens promotionnels se sont multipliés, comme le montre ce rapide

1 *What We Do in the Shadows* est une série télévisée américaine, adaptée du film *Vampires en toute intimité* de Jemaine Clement et Taika Waititi, diffusée depuis le 27 mars 2019. En 2019, une équipe de tournage filme un documentaire sur une colocation de vampires installée depuis plusieurs siècles à Staten Island. Peu adaptés à notre époque, ils paniquent lors de la venue de leur ancien Maître, arrivant d 'Europe avec l'ambition de conquérir le Nouveau Monde.

2 Jean-Christophe Grangé, né le 15 juillet 1961 à Boulogne-Billancourt, est un journaliste, reporter international, écrivain, scénariste, notamment scénariste de bande dessinée. Son œuvre a été traduite en plus de trente langues.

recensement : « Comment devient-on Jean-Christophe Grangé? » sur *LExpress.fr*[3], « Jean-Christophe Grangé était au Festival de Beaune », sur *Lesoir.be*, « Jean-Christophe Grangé : dérangeant et inclassable », Marc Charuel, *Valeurs actuelles,* 24 novembre 2011, ou encore « Livres : rencontre avec Grangé, auteur en eaux troubles »... Alors, habile faiseur, ou néo-criminaliste surdoué ? Nous sommes évidemment loin, très loin du polar politisé, sociologique ou militant d'un Didier Daeninckx ou d'une Dominique Manotti (question de génération ?) ; quant à l'entreprise caustique et critique du « Poulpe [4]», elle est peut-être trop clivante pour avoir vraiment fédéré le public ; en revanche, Minier, Chattam, Grangé... apportent l'extraordinaire dans le familier, l'épouvantable dans le quotidien ; leur talent est de nous montrer l'hexagone surplombé par un regard de flic, ou de juge, ou de fou ; l'anodin se pare alors d'une dramaturgie irrésistible des signes du Mal(in)...

La France des rapports de force est fantasmatiquement présente, sillonnée à toute vitesse par des déplacements précisément décrits et minutés, mais totalement improbables par leur aisance même : non, les trains n'arrivent pas pile à l'heure ; non, les taxis ne foncent pas dans la campagne enténébrée comme si chaque chauffeur était une sorte de Fantômas au volant de sa batmobile...

Il y a donc réalisme – la Bretagne de *Lontano*, la rue Goujon de *Miserere*, la cathédrale Notre-Dame du *Serment des Limbes*... et en même temps plongée dans une « liquidité »[5] des actions et des trajets qui appartient proprement au songe, à la magie facilitante qu'on trouvait déjà chez Paul-Jacques Bozon ou Enyd Blyton.

Spectrographie d'un irréel surexposé, l'univers romanesque de Grangé pourrait être résumé par le leitmotiv qui parcourt, comme une isotopie, la plupart des rencontres et des échanges : "je serai là dans moins d'une heure"[6]. Ce « pouvoir » curialisé des sectes du bizarre, des retours infernaux du passé, des fantômes de la (dé)colonisation mal liquidés s'incarne en plusieurs figures du Mal, tueurs en série ou apprentis sorciers (*La Forêt des mânes)* qui ne cesse de miner les instruments officiels de la démocratie... comme si les « Treize » de Balzac ou diverses coteries d'hallucinés, tout droits sortis de la Golden Dawn, savaient mieux que la police ou la justice reconnues manier les leviers de la puissance et s'infiltrer dans les arcanes décisionnaires. La juxtaposition du licite et du paranormal, du réaliste et du loufoque, crée l'ambiance particulière de cet univers où le « dessous » grouillant et mortifère mine et corrompt toujours plus le « dessus » ordonné et brillant des normes sociales, et où la sauvagerie serpente infiniment dans les signes de la modernité.

Ce cauchemar éveillé emprunte à la fois à *Au cœur des ténèbre*s et aux détectives de l'étrange : mais les impuissances réunies finissent par se coaliser, et l'emportent sur les « grands méchants » de l'hyper-violence, comme le résume assez plaisamment Kasdan, un des flics récurrents de la saga : « un flic arménien interrogeait un Mauricien au sujet d'un maître de chœur chilien. Ce n'était plus une enquête, mais de la "*world kitchen*" » (*Miserere* 41). On a l'impression qu'à l'internationale du crime, sinistre et clandestine, répond une union de « braves gars », plutôt cabossés par l'existence mais suffisamment métissés pour mettre en commun des compétences éclatées, et finalement salutaires ; *de pluribus, unum* !

Il serait donc intéressant d'interroger la vision (partagée) qui se dessine dans cette « géomachie » des rapports de force et de pouvoir, où le rationnel et le « patenté » souffrent mille morts, et parcourent en tous sens l'hexagone réduit à ses péages, ses autoroutes, ses

3 https://www.lexpress.fr/culture/livre/comment-devient-on-jean-christophe-grange_1028058.html (consulté le 15 juillet 2020)

4 Les titres de cette œuvre collective, en grande partie due à l'énergie noire de Jean-Bernard Pouy, Serge Quadruppani et Patrick Raynal, restent mémorables, de *L'amour tarde à Dijon* à *La petite écuyère a cafté*; mais Jean-Bernard Pouy fait très fort de toute façon : *Spinoza encule Hegel*... eh oui !

5 On pense ici à la « société liquide » de Zygmunt Bauman.

6 J.-C. Grangé, *Miserere,* Albin Michel, Paris, 2008, p. 158.

gares et ses bornes de balisage... pour faire triompher un vague « bien » qui s'engloutit généralement aussitôt devant le surgissement d'un autre mal.

Le premier moment de cette étude pourrait s'appeler : « vitesse et précipitation... Une cartographie fantasmée », pour mettre l'accent sur une France qui s'amenuise puis s'évanouit, au fil des parcours fulgurants accomplis par les personnages. Nous évoquerons ensuite les deux visages de la violence présente dans nos œuvres, l'une relevant plutôt de l'affrontement privé, l'autre marquant une prédation collective et/ou officielle ; en effet, pour l'auteur, le monde jadis équilibré, naturel car respecté, a été aujourd'hui tellement dégradé et exploité qu'il ne peut qu'engendrer des rapports humains viciés, toxiques et désespérants. Ces deux premières phases de notre réflexion amèneront à considérer, sous l'écorce fragile de la civilisation, l'imminence du surgissement des anciens dieux de sang et de cruauté qui, tapis sous le masque brillant des conventions, se déclarent et se déchaînent bientôt, comme des monstres qui s'éveillent dans les cauchemars des hommes – pour faire massivement retour.

Vitesse et précipitation... Une cartographie fantasmée ?

La récurrence des moyens et des outils de vitesse produit une forme de ductilité surnaturelle, qui permet de traverser le paysage comme s'il était sans résistances et sans obstacles :

> TGV, en première. Long fuselage de confort, plongeant dans les forêts, les plaines, les collines, front collé à la vitre, je songe à une scie monstrueuse qui découpe le paysage, l'ouvre comme un ventre plein. […] Autour de moi, des hommes en cravate, les yeux rivés sur leur ordinateur, le visage penché sur leur cellulaire. Conversations téléphoniques, toujours le même ton grave, entendu, raisonneur, les mêmes sujets commerciaux, le même matérialisme acharné. Tout cela capté à travers mon propre cauchemar... qui pourrait croire que je roule vers un tueur sauvage ?[7]

Dans l'exemple donné, on peut relever un riche champ sémantique d'opposition entre l'image du TGV (« long fuselage » « plongeant », « scie monstrueuse ») et le décor à peine perceptible et qui s'évanouit sous les yeux du voyageur (« qui découpe le paysage, l'ouvre comme un ventre plein ») ; la connotation phallique de la forme du TGV s'oppose donc à la connotation féminine du « ventre plein », comme s'il fallait annoncer la dernière partie du paragraphe, sorte d'anaphore résomptive de tout ce qui précède : « qui pourrait croire que je roule vers un tueur sauvage ? ». Ce surgissement du prédateur est donc longuement préparé par les métaphores du début de paragraphe ; on pourrait presque dire que la violence mécanique du train lancé à grande vitesse n'est là que pour accoucher de la violence sociopathe du tueur recherché.

Mais ces tableaux de modernité ferroviaire s'accompagnent d'innombrables descriptions de trajets automobiles ultra-rapides, souvent nocturnes, qui permettent aux héros d'évoquer une France généralement enlaidie et endormie, où les anciennes cathédrales du pouvoir et du savoir sont désormais d'anonymes bâtiments perdus dans des paysages, eux-mêmes sans grâce ni caractère. Nous sommes bien dans ce décor désenchanté que le philosophe Martin Heidegger dénonce comme la marque même d'une modernité de terrain vague, de friche industrielle et de *no man's land* généralisé – rejoint par Marc Augé qui en 1992 théorise ces notions dans son ouvrage *Non-lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*. D'après sa définition, un non-lieu serait un espace interchangeable, comme les moyens de transport, les grandes chaînes hôtelières, les supermarchés, les aires d'autoroute, mais aussi les camps de réfugiés : l'homme ne vit pas et ne s'approprie pas ces espaces, avec lesquels il a plutôt une relation de consommation.

7 J.-C. Grangé, *Le Serment des limbes*, p. 586 ; désormais SL.

Qu'on en juge :

> Sous le ciel morne, la route d'asphalte serpentait à travers le campus et desservait chacun des bâtiments grisâtres, aux fenêtres bleues et rouillées. Niémans roulait au pas – il s'était procuré un plan de l'université – et suivait la voie d'un gymnase isolé. Il atteignit un nouvel édifice de béton strié qui tenait plutôt du bunker que du bâtiment sportif.[8]

L'arrivée de l'OPJ Niémans dans les locaux universitaire des *Rivières pourpres*[9] est à cet égard tout à fait exemplaire ; le ciel est « morne », les bâtiments sont « grisâtres » et/ou « rouillés », et les matières purement fonctionnelles (« béton strié ») ne peuvent aboutir qu'à une comparaison dévalorisante, puisque l'ensemble évoque un « bunker » et non pas le prestige que devrait revêtir un laboratoire sur un campus ; dans un autre roman, *Lontano*, on retrouve exactement la même dénonciation d'une laideur généralisée, face à laquelle les âmes et les esprits ne peuvent que s'étioler et s'enténébrer : « Dehors, paysage mortifère de banlieue industrielle. Une longue avenue percée de réverbères, des blocs noirs, des cheminées d'usine. Il pouvait être à Nanterre, Gennevilliers ou Ivry-sur-Seine. » (*Lontano* 464) ; « paysage mortifère », « blocs noirs »… Le manque de précision dans la dénomination finale montre bien l'uniformisation de ces banlieues interchangeables où traîne la petite criminalité, terreau des grands infracteurs de demain. Même la visite d'anciennes toilettes d'internat revêt un pittoresque du trash et de la ruine, plus désespérant qu'effrayant ; la puérile obscénité des graffitis et la saleté et la décrépitude générale de l'endroit sont en effet plus émouvantes que sinistres :

> J'ouvris la première porte et scrutai les murs couleur kaki. Des fissures, des marques de crasse, des graffitis enfantins. Certains au feutre, d'autres gravés dans le ciment. "LA MAITRESSE ET CONE", "QUEU BITE ZOB", "J 'AIME KEVIN". […] Des croquis de verges et de seins étoffaient les textes. À l'évidence, les toilettes servaient aussi de défouloir. (*SL* 239).

Lorsque l'action se déroule à Paris (« Ils se pointèrent boulevard Soult pour s'apercevoir que la rue de la Voûte était à sens unique – leur GPS avait refusé de s'allumer. […] pas question de foutre le deux-tons en marche ni de prendre la rue à contresens. [...] *Vamos*. À pieds, et sans brassard, ils dévalèrent les marches. » [*Lontano* 459]), les lieux deviennent à la fois plus précis et plus complexes : tout se passe un peu comme si la renommée des rues indiquées (« Boulevard Soult », « rue de la Voûte ») s'opposait à une progression trop facile des policiers en action ; le style indirect libre (« pas question de foutre le deux-tons en marche ») nous permet d'entrer dans la conscience des protagonistes et de suivre leur arrivée sans gloire (« à pieds », « sans brassards »)...

Quand le héros est... une héroïne (ici juge d'instruction), les préoccupations à la fois vestimentaires et sentimentales sont plus accentuées :

> C'était ça. Exactement ça. Les escarpins Prada, repérés dans le Vogue du mois dernier. La note discrète, décisive, qui achèverait l'ensemble. Avec la robe qu'elle imaginait – un petit truc noir qu'elle avait acheté trois fois rien rue du Dragon – , ce serait parfait. Tout simplement *dégaine*. Sourire. Jeanne Korowa s'étira derrière son bureau. Elle avait enfin trouvé sa tenue pour le soir. À la fois dans la forme mais aussi dans l'esprit. Elle vérifia encore une fois son portable.

8 J.-C. Grangé, *Les Rivières pourpres*, p. 39 ; désormais RP.

9 Merci à Céline Sacco de m 'avoir rappelé que l 'église Sainte-Barbe de Crusnes, construite par la famille De Wendel dans les années 30, et conçue uniquement en fer, sert de décor au film "*Les rivières pourpres 2*", réalisé par Olivier Dahan.

> Pas de message. Une pointe d'angoisse lui crispa l'estomac. Plus aiguë, plus profonde encore que les précédentes. Pourquoi n'appelait-il pas ?" [10]

Cependant, malgré la futilité apparente des remarques (« escarpins Prada », « tenue pour le soir »), la fin du paragraphe renoue avec la note obscure sans cesse présente chez Grangé : « une pointe d'angoisse »… L'interro-négative finale « Pourquoi n'appelait-il pas ? » adosse toute la préparation préalable à la déception attendue et probable qui est que personne ne viendra au rendez-vous amoureux, imaginé par Jeanne Korowa !

En effet,

> Les laboratoires étaient situés dans une zone industrielle isolée. Des blocs puissants, tout en vitre et ciment, des bâtiments en préfabriqué. Mais le plus ridicule, c'était encore Jeanne, juchée sur ses Jimmy Choo avec sa veste trempée et son jean blanc maculé qui ne ressemblait plus à rien. (*FM* 65-66)

La jeune juge avait revêtu la panoplie de la séduction (« juchée sur ses Jimmy Choo ») mais ce qui l'attend c'est une scène de crime sur laquelle ses beaux vêtements, destinés à une parade érotique, deviennent immédiatement totalement dérisoires (« veste trempée », « jean blanc maculé »). Cependant, même si le narrateur hétérodiégétique la trouve « ridicule », elle n'apparaît pas grotesque aux yeux du lecteur, puisque la différence entre les espérances privées et la réalité brutale de l'exercice professionnel aurait plutôt tendance à la rendre sympathique, tant la justice, comme la police, est maltraitée dans une société qui ne respecte guère les serviteurs de l'état ; certes, elle ne « ressemblait plus à rien », mais au moins assure-t-elle sa fonction dans un environnement aussi hostile que repoussant : « zone industrielle isolée, bâtiment en préfabriqué ».

Si la spécification féminine passe par une rêverie élégante et festive, la détermination masculine, elle, concerne plutôt le domicile « Le policier quitta aussitôt la rue Trois-Fontanot et gagna son domicile, rue La Bruyère, dans le neuvième arrondissement. » (*RP* 22), puis une longue focalisation faite sur les trajets nocturnes et transgressifs accomplis par le héros ; le neuvième arrondissement crédibilise le statut social d'un policier français, car il n'est ni misérabiliste ni embourgeoisé ; métissé et divers, le neuvième arrondissement abritait en effet jadis tout une partie du quartier juif, et il est resté ainsi partagé entre la gentrification qui gagne tout Paris intramuros, et la modestie sympathique des petits ateliers de confection et des immeubles authentiquement populaires.

Mais c'est en déplacement que Niémans apparait comme le plus emblématique du policier à la fois solitaire et dur à cuire qu'imagine Jean-Christophe Grangé ; pour lui en effet, la nuit est une sorte de temps-lieu, un chronotope au sens bakhtinien du terme. Seuls les grands marginaux ou les grands flics y sont à l'aise, puisque tous se sentent une âme de prédateur, au cœur d'une ville dont ils ressentent à la fois les faiblesses et les détresses :

> Sur la route de la porte de la Chapelle, Niémans s'arrêta au McDonald du boulevard de Clichy, ouvert toute la nuit. Il engloutit rapidement deux Royal Cheese, sans quitter des yeux sa voiture, garée en double file. Trois heures du matin. Sous les néons blanchâtres, quelques fantômes familiers arpentaient la salle crasseuse [...]. Niémans roula d'une seule traite, pleins phares, au mépris des radars et des limitations de vitesse. À huit heures du matin il empruntait la sortie de l 'autoroute en direction de Grenoble. Il traversa Saint-Martin-d'Hères, Saint-Martin d'Uriage et se dirigea vers Guernon, au pied du Grand Pic de Belledonne. (*RP* 23).

Le paradigme des termes présents dans le passage que nous venons de citer indiquent tous à la fois l'exception, le danger, et la dégradation générale du décor : « voiture garée en

10 J.-C. Grangé, *La forêt des mânes*, p. 11 ; désormais FM.

double-file », « trois heures du matin », « néons blanchâtres », « quelques fantômes », « salle crasseuse », cette ekphrasis du boulevard de Clichy annonce et conditionne le voyage nocturne qui va suivre (« une seule traite », « pleins phares », « mépris des radars ») ; le fait qu'un policier viole toutes les règles de conduite automobile contribue à forger un statut de super-héros qui traverse les espace nationaux plus vite que n'importe qui, puisqu'il met cinq heures à effectuer le trajet Paris-Grenoble !

De nombreux autres passages du romanesque de Grangé, que ce soit dans le *Serment des limbes* ou dans *Miserere,* excipent de la même ivresse automobile nocturne, et de la même volonté de transgresser les interdits :

> Je m'éloignai à pleine vitesse de Besançon. Une seule idée maintenant sous mon crâne : le tueur ne pourrait expier ses crimes qu'avec son propre sang. C'était désormais la loi du talion. Œil pour œil, sang contre sang. Dans un village endormi, je repérai une cabine téléphonique. […] Puis la route à fond. Je repérai en bord de route un bâtiment surmonté d'un néon éteint. Je ralentis. C'était bien un hôtel, sans style, mangé par du mauvais lierre. (*SL* 402-403)

On peut noter par exemple dans ces quelques lignes la récurrence des expressions « à pleine vitesse », « la route à fond », qui s'opposent à « village endormi », « néon éteints », pour aboutir à la description d'un hôtel aux connotations d'anonymat maussade : « sans style », « mauvais lierre ».

Cet extrait du *Serment des limbes* fait d'ailleurs directement écho à un autre passage, appartenant cette fois à *Miserere* :

> Kasdan roula quatre heures d'affilée, tenant une moyenne de 180 kilomètres heure. À chaque radar, il accélérait encore, avec une secrète satisfaction. Il conduisait à une telle vitesse qu'il ne songeait plus à l'enquête. Ni à la secte. Le moindre frémissement du volant pouvait lui être fatal et son attention était entièrement absorbée par le ruban d'asphalte qui filait, filait, filait... Il était descendu en ligne droite, plein sud, en direction de Clermont Ferrand. (*Miserere* 385)

« Quatre heures d'affilée », « 80 kilomètres/heure »... le héros, Kasdan, se grise de cette vitesse qui semble décidément l'apanage des flics d'élite, leur secret pouvoir, que la constante réitération transforme en une forme de rhapsodie viriliste, dont nous pouvons noter ici quelques constantes : « il accélérait encore », « il conduisait à une telle vitesse », « il était descendu en ligne droite plein sud » ; cette mythologie du conducteur omnipotent rappelle les épopées du western américain, par une totalisation des signes de la puissance institutionnelle et extra-institutionnelle, dont la jouissance participe de la jubilation générale de ce type de fiction. S'y ajoute la dévotion revendiquée pour les armes, ou en tout cas pour la fascination qu'elles procurent, et que l'accumulation des « listes » s'efforce de faire partager aux lecteurs : « À chaque heurt, Erwan revoyait les autorisations préfectorales de Pernaud : deux fusils 22 long rifle, un fusil à pompe Remington calibre 12, un pistolet automatique Glock, un revolver à six coups Smith et Wesson 357 magnum... » (*Lontano* 461) ; ce n'est plus un flic lambda, c'est Dirty Harry.

Dans les rapports de force qui labourent le paysage français, les territoires sont comme des corps/décors que parcourent les gardiens de l'ordre - au sens le plus large du terme – pour que triomphent la justice et la loi ; mais eux-mêmes étant soit transgressifs (la plupart des policiers), soit vulnérables et mal outillés (les magistrats), on comprend vite que ces pouvoirs sont en réalité des impouvoirs, et que face au crime violent ou à la corruption endémique ces héros fragiles et marginalisés sont en constante déprise, voire en flagrante infériorité.

Violence ou pouvoir ? les deux visages de la force

> Hollande est un connard, une fiotte, une couille molle ! clamait Morvan. Bon dieu, mais quand est-ce qu'un président aura des burnes dans ce pays ? […] – Il n'a jamais été foutu de faire tourner le PS et on lui donne les clés du pays ? On s'attendait à quoi ? Les Français sont des sales cons, et en un sens, ils ont ce qu'ils méritent ! (*Lontano* 19).

Le personnage de Morvan père parcourt le diptyque de *Lontano-Congo requiem* comme une stridence à la fois haute en couleurs, et déjà dépassée par l'accumulation des éructations grossières et des injures sexistes et homophobes qu'il profère ; le lexique utilisé obéit à une sorte de chaîne sémantique de la stigmatisation sexuelle (« couille molle », « burnes », « fiotte »). L'apostrophe à Hollande « connard » s'actualise dans le discours adressé à sa propre épouse en « connasse », ainsi qu'à ses compatriotes en général « les Français sont des sales cons » ; à noter cependant qu'il ajoute à l'attention de sa femme « putain de connasse » ; or sa propre fille va en effet se prostituer, comme si elle souhaitait littéralement le prendre au mot. Ces deux champs lexicaux essentiels réfèrent donc à une sexualité considérée comme dégradante et injurieuse, d'un côté le sexe de l'homme constamment dévalué (« couille molle », « quand est-ce qu'un président aura des burnes »), et de l'autre le sexe féminin, lui aussi sali par toutes les variations autour du mot-racine « con »; « Sarkozy l'avait gardé, et il était toujours là sous Hollande, jouant le rôle de conseiller auprès de l'Intérieur, sans apparaître dans aucun organigramme. Longtemps surnommé le Pasqua de gauche, il ressemblait aujourd'hui à un de ces vieux obus enterrés qu'il ne faut surtout pas toucher, sous peine de le faire exploser. […] - Putain de connasse, t'appelle ça de la bouffe ? » (*Lontano* 21).

Ce caractère que l'on pourrait qualifier de tribun populiste est ici explicitement rapproché de Charles Pasqua[11] (« le Pasqua de gauche »), figure quasi totémique de l'éminence grise aux « coups » peu recommandables, mais on pense aussi aux dirigeants, déclarés ou officieux, des services secrets comme le SAC (« service action civique ») ou le SDECE (« Service de documentation extérieure et de contre-espionnage »), de type Étienne Léandri[12], Alexandre Sanguinetti[13], ou Jacques Foccart[14].

Toute la problématique de la Françafrique resurgit alors, avec ses scandales et ses potentielles horreurs[15], mais l'énumération des noms réels (Kabila, Hollande, Sarkozy,

---

11 Charles Pasqua (1927-2015) est un homme politique français souvent cité dans des affaires louches, liées au « milieu » corso-marseillais. Résistant dès l'âge de quinze ans, il est ensuite militant gaulliste dans le sud de la France et vice-président du Service d'action civique (SAC), une association controversée au service du général de Gaulle. En 1968, il s'implante politiquement dans les Hauts-de-Seine, où il devient député puis sénateur et président du conseil général ; participant à la fondation du RPR, il est un conseiller influent de Jacques Chirac, dont il s'éloigne par la suite, ce qui ne l'empêche pas d'être ministre de l'intérieur – poste ultra-sensible et redoutable - sous les deux cohabitations.

12 Étienne Léandri (1914-1995) tenait un rôle d'intermédiaire financier secret proche de Charles Pasqua. Intervenant sur de nombreux gros contrats internationaux, il a représenté les intérêts de Elf, Thomson-CSF, GMF, Dumez et Lyonnaise et Générale des Eaux.

13 Alexandre Sanguinetti (1913-1980) fut militant de l'Action française dans l'entre-deux-guerres; il s'engage en 1943 dans l'Armée d'Afrique. À la Libération, il devient pour quelques mois l'attaché de presse du ministre de l'Économie François de Menthon : Sanguinetti côtoie ensuite à nouveau l'extrême droite dans les années 1950 au Centre de liaison pour l'unité française. Secrétaire général du Comité d'action des associations d'anciens combattants (CAANAC) à partir de 1956, il milite alors pour l'Algérie française, mais participe ensuite à la fondation du Service d'action civique (SAC), sorte de police parallèle du gaullisme.

14 Jacques Foccart (1913-1997) est un homme d'affaires et un homme politique français. Ancien résistant, gaulliste historique, il a mené diverses activités commerciales avant de devenir secrétaire général de l'Élysée aux affaires africaines et malgaches de 1960 à 1974, sous le général de Gaulle puis Georges Pompidou, devenant un personnage central de cette politique qui sera désignée plus tard sous le nom péjoratif de « Françafrique ». Considéré comme un des hommes de l'ombre du gaullisme, il est aussi l'un des fondateurs du SAC.

15 Un récent commentaire journalistique, non pas lié à la Françafrique mais assez exemplaire en terme d'analyse des problématiques africaines, rappelle que « Voilà bien longtemps que l'homme qui a dirigé pendant trente-

etc...) ne doit pas faire illusion ; la politique n'est qu'un décor pour des intrigues plus classiquement criminelles, et qui opposent bien des individus privés : « Morvan avait passé en revue tous les hommes à Paris liés de près ou de loin à Kabila. Il n'avait pas mis longtemps à retenir dans sa top list Youssouf N'Diaye Mbiala dit le "Khmer noir". Un communiste fanatique d'origine luba, réputé pour se nourrir de quelques olives et vouloir exécuter tous les riches de la planète » (*Lontano* 393).

Autrement dit, nous sommes d'une certaine façon dans un romanesque dés-idéologisé, dans la mesure où les rapports de force officiels nationaux et transnationaux nous sont littéralement jetés à la figure d'entrée de jeu. Mais rapidement ce cadre officiel s'efface ou se dilue, pour laisser toute la place à une dramaturgie souvent ésotérique, voire gothique, où des personnalités charismatiques et malveillantes s'érigent sur une fresque politique qui n'est là que pour servir d'arrière-plan plus ou moins scandaleux, puisque

> La bourgeoisie a tout contaminé. Même l'esprit de révolte. Quand l'ordre établi produit son propre contre-pouvoir, alors le système n'a plus rien à craindre. C'est l'ère Sarko. Une ère où le Président lui-même pense être du côté de l'art et de la poésie. La poésie qui réussit, bien entendu. Plutôt Johnny Hallyday que Jacques Dupin. (*FM* 123).

Cette posture politique postiche s'accompagne, comme on peut le lire également, de jugements à l'emporte-pièce dont le caractère stéréotypé n'atteint jamais la dimension situationniste qu'elle ambitionne d'avoir : « la bourgeoisie a tout contaminé » ; « alors le système n'a plus rien à craindre ». L'opposition maximaliste entre « tout » et « rien » évoque plus ou moins les écrits de Guy Debord, mais là encore ce n'est qu 'un faux nez… L'essentiel est ailleurs, et qu'il s'agisse de l'Afrique de Kabila ou de l'Amérique Centrale, la scénographie est finalement toujours la même : un policier/profileur d'élite affronte les pires psychopathes que la Terre ait jamais portés.

Quelques traits de mépris occidental bien « beaufs » sont même prêtés à des flics de base, pour accréditer la vraisemblance générale du récit :

> – Je me suis rencardé sur Eduardo Manzarena. Le mec dirige la plus importante banque privée de sang de Managua. Une vraie institution. Elle existait déjà pendant la dictature de Moussaka.
> – Tu veux dire : Somoza. - Euh... ouais. Son petit nom c'était « le vampire de Managua ». Il y a eu des morts. (*FM* 238-239)

La chaîne phonétique de l'assonance « a » (Manzarena/Managua/Moussaka/Somoza) incite à penser en effet que l'assimilation entre un nom de dictateur et... une nourriture grecque peut alléger les exactions épouvantables qui se déroulent au Nicaragua comme au Chili ! Nommer « le vampire de Managua » le tenancier d'une banque de sang induit alors sous la plaisanterie facile une onde sinistre et inquiétante, qui se réverbère d'ailleurs dans un autre roman, où cette fois-ci ce sont les fugitifs nazis que l'on retrouve en sous-main des crimes commis : « une bonne partie de la population chilienne est d'origine germanique »[16].

---

sept ans ce petit pays d'Afrique australe a perdu son auréole. Ni dieu ni diable en réalité, plutôt un héros maudit devenu despote, ruinant le pays qu'il avait émancipé de la tutelle coloniale. Tant de promesses pour un tel gâchis : c'est finalement ce que retiendra l'histoire. Elle confirme combien c'est en écrivant les dernières pages qu'on donne finalement le sens d'une vie [...] À quel moment le masque est-il réellement tombé, laissant apparaître un Mugabé populiste, accroché au pouvoir, et prêt à tout pour s'y maintenir ? [...] Trop tard, pour celui qu'on surnommait "camarade Bob" pendant la lutte de l'indépendance et qui aura raté sa sortie, laissant un pays exsangue et désormais sans illusions ». Maria Malagardis, « Zimbabwe : la dernière mort de Robert Mugabé », *Libération,* 7-8 septembre 2019, p. 6-7.

16 « – La victime s'appelait... (il lut dans son carnet)... Wilhelm Goetz, c'est ça ? Sarkis acquiesça, les bras croisés. – C'est un nom arménien ? – Non. Chilien. – Chilien ? – Goetz... répéta Vernoux, d'un ton dubitatif. Ça sonne

Ces violences extraterritoriales, ou en tous cas extra-nationales, étendent toujours leur action corrosive en France, mais sans jamais dissimuler la nature potentiellement explosive de la société française elle-même, en proie à une conflictualité latente entre des minorités jadis racisées, et hostiles les unes aux autres :

> À cent mètres de là, sous un porche, des Noirs s'acharnaient sur un homme à terre, Passan freina, se mit au point mort et se laissa glisser vers le groupe. Un tabassage en règle. Aux pieds des agresseurs, la victime tentait de se protéger le visage. Les coups pleuvaient et surprenaient le gars chaque fois selon un angle différent, imprévu. Un des tortionnaires, jeans coupés et casquette Kangol, lui écrasa son pied dans la bouche, lui faisant bouffer ses dents brisées : « Lèche mes pompes, enculé de feuj ! Lèche-les, bâtard ! (le black enfonça plus profondément sa basket entre les gencives meurtries.) LÈCHE, ENFOIRÉ ! ». Fifi attrapa son CZ85 et ouvrit sa portière. »[17]

La scène de lynchage ici racontée met en scène trois groupes ; le premier (« des Noirs ») agresse un second groupe formé d'un seul élément : « un homme à terre ». On comprend immédiatement que cet homme est juif par l'interpellation « enculé de feuj » ; le troisième groupe est composé de deux policiers, Passan et Fifi. Plus le lynchage devient violent (« les coups pleuvaient ») plus l'interaction devient inévitable (« freina », « au point mort », « se laissa glisser », « ouvrit sa portière ») ; le lettrage choisi par Grangé met en majuscules l'injonction d'un des agresseurs à sa victime ensanglantée « LÈCHE, ENFOIRÉ ! », et on a l'impression en tant que lecteur que ce sont justement ces lettres capitales qui déclenchent l'intervention du policier Fifi, comme s'il « entendait » d'une certaine façon les majuscules d'édition, puisqu'il est dit « Fifi attrapa son CZ85 ». Après la sauvagerie sans nom de l'agression, on devine que va se manifester une répression impitoyable : est-ce ainsi que vivent les hommes ?

Si cette scène paroxystique n'est là que pour illustrer les tensions inter-communautaires qui déchirent le tissu social français, le vocabulaire « s'acharnait », « tortionnaire », « lui faisant bouffer ses dents brisées » porte cependant à incandescence des problématiques beaucoup plus complexes que ce que nous pouvons en voir ici, et cette focale mise sur le lynchage d'un israélite en pleine rue sert au moins à manifester à contrario un certain philo-sémitisme de la part du narrateur, utilisant la recrudescence récente des réelles agressions antisémites pour justifier l'énorme « baston » qui va suivre. En revanche, on peut aussi assister à une forme de réconciliation ironique entre des communautés souvent présentées comme antagoniques, malgré une énonciation pseudo-raciste mais en fait amicalement désinvolte et « rigolarde » :

> Un bougnoule m'a abordé. Le père d'un des mômes qui traîne dans le terrain vague où tu t'es fait allumer. Son gosse avait trouvé une paire de gants. Il voulait savoir si ça m'intéressait, si j'étais prêt à raquer pour ça. - Et... et alors ? - Alors, j'ai payé. Tu vois qu'un juif et un arabe peuvent parfois s'entendre. (*Kaïken* 175).

Le rêve de pouvoir qui se déploie ici est donc lié à l'imaginaire du « *shadow cabinet* », où des personnages officieux tirent les ficelles et l'emportent en efficace sur les représentants plus légitimes de l'état ; le pouvoir est à la fois une force et une violence, puisque les principaux agents de la puissance étatique sont dissimulés et plongés dans un anonymat protecteur mais dangereux ; on pourrait presque dire que pour Jean-Christophe Grangé la démocratie n'est souvent qu'un décor risible, cachant les véritables rouages des économies

---

pas très chilien non plus... – C'est allemand, intervint Kasdan. Une bonne partie de la population chilienne est d'origine germanique. Le flic fronça les sourcils. – Des nazis ? » (*Miserere* 17).

17 J.-C. Grangé, *Kaïken*, p. 11.

de marché – dont les puissants intérêts transgressent toutes les lois, et n'ont que faire du bien-être des peuples en présence.

Dans la perspective althussérienne de la « lecture symptomale », c'étaient plutôt les événements privés qui, dans un roman, finissaient par désigner symboliquement une infrastructure économique ou politique, aux rouages jusque-là invisibles. On allait donc du manifeste au caché, de l'explicite fictionnel à l'implicite idéologique. Ici, le chemin des pouvoirs s'effectue strictement à l'inverse : les forces en présence sont proclamées, pour pouvoir ensuite asseoir l'intrigue fondamentale (secret de famille, crimes anciens, mutilations effroyables et savant fou) qui est la seule véritablement intéressante pour le lectorat ; dans cette mesure, la France de notre corpus n'est guère plus crédible que, admettons, le Londres de Voldemort : on y roule à 180 km/heure, on y reste policier de terrain à plus de soixante-trois ans… Mais le réalisme apparent des situations françafricaines, ou la brutalité inattendue (statistiquement) du viol d'un homme, contribuent à un rendu contemporain plutôt réussi, à égalité en tous cas avec les flics poétiques de Fred Vargas, ou le Nord mal aimable des romans de Franck Thilliez.

Le retour des anciens dieux

Notre corpus présente donc un monde superficiellement familier, mais très rapidement défamilier car dénué de consistance nouménale ; le réel résiste, mais l'irréel aussi ! Pourtant des flics meurent, ou sont gravement blessés (*Les rivières pourpres),* et tout l'appareil fictionnel tend à entériner le fait que seuls les rouages les plus profonds des pouvoirs en place échappent à l'universelle décrépitude ; la plupart des personnages rencontrent alors leur envers, leur frère maudit, leur autre pestilentiel.

On assiste au retour des anciens dieux, ceux de l'Afrique (*Congo requiem*), ceux de l'Orient (*Kaiken*), voire le dieu vétérotestamentaire d'autorité et de vengeance (Jéhova Sabaoth, le « dieu éternel des armées ») : c'est sans doute cette dimension « guerrière » qui séduit Kasdan dans le peuple élu, admiration succédant d'ailleurs à un aveu d'insupportation et de répulsion généralisées :

> Kasdan se redressa, pris de dégoût. 63 ans et il ne s'y faisait toujours pas... D'où venait le mal ? Cette pulsion de destruction ? Cette indifférence à l'égard du bien le plus précieux : la Vie ? […] Passionné d'armes et de stratégie militaire, il admirait le peuple juif – qu'il tenait pour une redoutable machine à combattre. L'une des plus efficaces du monde contemporain. (*Miserere* 258-259).

Bien sûr, le dieu des églises chrétiennes, même si passablement anodinisé, demeure une composante non négligeable des interactions sociales[18] ; mais le vieux Morvan suppose déjà que la seule vraie divinité sera l'appât du gain, même s'il doute de l'efficace africaine contestataire : « Il avait tout de suite pensé aux Combattants, des congolais exilés qui continuaient la lutte contre le régime de Kabila en France […]. Morvan avait du mal à imaginer les lascars observant l'évolution du marché » (*Lontano* 179).

Néanmoins les personnages s'affrontent plutôt dans une forme de manichéisme grandiose, et un peu grandiloquent, entre défenseurs du Bien et suppôts de Satan, avec retournement-choc à l'appui et final rédemptoriste de rigueur. C'est particulièrement dans *Le serment des limbes* que la confrontation entre deux policiers aux noms d'évangélistes, Luc et Matthieu, paraît s'adosser à une forme de résurgence eschatologique, qui s'actualise dans le discours final de Matthieu :

> Pour être fort il faut toujours écouter les conseils de ses aînés. J'allais suivre la seule suggestion valable de Luc – celle du temps des Lilas : « On doit mourir

18 « En France, le culte religieux est un droit libre et démocratique. Aujourd'hui, on doit parler de "dérives sectaires" et pour bouger, il nous faut du lourd. Escroqueries, viols psychiques, séquestrations. » (*Miserere* 353).

> encore une fois, Mat, tuer le chrétien en nous pour devenir flic. » Oui, j'allais encore arpenter les rues, combattre le mal, me salir les mains. Jusqu'au bout. Matthieu Durey, commandant de la crim', sans illusion ni compassion, revenu de sa troisième mort. (*SL* 652).

Jeanne Korowa elle-même rejoint à la fin de son aventure une forme d'apocatastase : « Elle s'effondra, au fond de la *lancha*. Sur le dos. Visage tendu vers le ciel. Elle ferma les yeux. L'infini s'ouvrit en elle. Pure délectation. Elle savourait chaque battement cardiaque, chaque poussée de sang, chaque signe de vie... » (*FM* 507-508). Après avoir subi d'innombrables épreuves et frôlé cent fois la pire des morts, Jeanne parvient donc à se sauver, et célèbre la vie nue et pure par une forme de péan animiste à la Giambattista Vico, chaque terme renvoyant à un essentialisme vitaliste qui proclamerait la puissance ouranienne du retour à la lumière – un mélange entre l'élan apollinien et la pulsion dionysiaque.

Quel que soit le rationalisme ambiant ou les choix narratifs du conventionnalisme réaliste, tout s'organise donc autour de la prééminence de la poésie des arrière-mondes, pour parler comme le nietzschéen Michel Onfray ; les intuitions fulgurantes succèdent aux trouvailles extraordinaires, dessinant leurs arabesques fantastiques derrière les enquêtes rationnelles et les pouvoirs légalistes, comme dans *Kaiken :* « *Le sixième sens de l'étrangère*. Constamment sur ses gardes, elle avait gagné une acuité bien supérieure à n'importe quel Français face aux signalisations » (*Kaiken* 350).

Conclusion

Il n'en reste pas moins que ni les territoires, ni les lois, ne permettent à la France, même copieusement revisitée dans notre corpus, de rivaliser avec les grands espaces américains, les errances qui les parcourent, les armes à feu en vente libre, et les autonomies induites par le fonctionnement de l'état fédéral. Mais l'objectif de Jean-Christophe Grangé est de traiter les rapports de pouvoir comme si police et justice, pourtant archi-contraintes par les règlements administratifs, parvenaient à transcender interdits et procédures pour interagir avec les loups solitaires (ou les fous illuminés), qui surgissent à la fois du passé (l'homme-clou) et du fond des espaces, abandonnés ou redevenus sauvages, d'une industrialisation en bout de course.

C'est la puissance de la maña[19] qui intéresse les héros et les arrache à eux-mêmes. Elus ou errants, les personnages portent le rêve de vitesse et les cauchemars d'ultra-violence d'une fiction *punchy*, immensément imaginative, mais qui demeure quelque peu prisonnière de ses présupposés – course poursuite et western à la française, pouvoir légal court-circuité par les puissances de l'ombre, et triomphe du/de la justicier.ère solitaire, qui y laisse toujours un peu de son âme et de son innocence : "Quand on s'extrait du genre humain – c'est-à-dire de la masse –, on devient un monstre, au sens littéral du terme. Comme disait Nietzsche : « Veux-tu avoir la vie facile ? Reste toujours près du troupeau et oublie-toi en lui » (*Lontano* 710).

Université d'Artois

19 Le terme « mana » désigne un concept polynésien que l'on retrouve sous différentes appellations dans d'autres peuples. La notion de mana, fondation de la magie et de la religion, est l'émanation de la puissance spirituelle du groupe, et contribue à le rassembler : elle est donc, selon Marcel Mauss, créatrice de lien social, et « pouvoir d 'influence » s'attachant aux personnes et aux choses, véhiculé par les revenants et les esprits.

OUVRAGES CITÉS

Œuvres de J.-C. Grangé

Les rivières pourpres, Albin Michel, Paris, 1998.
Le serment des limbes, Albin Michel, Paris, 2007.
Miserere, Albin Michel, Paris, 2008.
La forêt des mânes, Albin Michel, Paris, 2009.

Télé-filmographie des œuvres inspirées de J. C. Grangé :

Les Rivières pourpres, 1, thriller policier français de Mathieu Kassovitz sorti en 2000, d'après le roman éponyme de Jean-Christophe Grangé. L'un de ses thèmes est l'eugénisme.

Les Rivières pourpres 2 : Les Anges de l 'apocalypse, film franco-italo-britannique réalisé par Olivier Dahan, sorti en 2004. Il fait suite au film *Les Rivières pourpres* de Mathieu Kassovitz.

Les Rivières pourpres est aussi une série télévisée de thriller policier franco-belgo-allemande, créée par Jean-Christophe Grangé et réalisée par Ivan Fegyveres, Olivier Barma et Julius Berg. Il s'agit de la suite du roman éponyme (2018-en production).

Autres adaptations :

Le Concile de pierre, Paris, Albin Michel, 26 août 2000, adapté au cinéma en novembre 2006.

L'Empire des loups, Paris, Albin Michel, 8 janvier 2003, adapté au cinéma en avril 2005.

Miserere, Paris, Albin Michel, 3 septembre 2008, adapté au cinéma en juin 2013.